

**Zeitschrift:** Le nouveau conteur vaudois et romand  
**Band:** 89 (1962)  
**Heft:** 5

**Artikel:** "Ce petit peuple..."  
**Autor:** Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-232788>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.02.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# « Ce petit peuple... »

par Jean des Sapins

*Il y a soixante-dix ans, un jeune écrivain étranger, venant de la république de « l'Equateur », eut la curiosité de passer une année dans nos villes romandes et d'étudier nos coutumes, nos mœurs, notre genre de vie. Il a publié ses remarques et observations dans un journal de « Quito » qui tomba dans les mains de Philippe Godet, lequel, avec l'aide d'un ami qui entendait l'espagnol, réussit à nous en donner un aperçu général. Ces articles étaient intitulés : « Coup d'œil sur la vie sociale et littéraire de la Suisse française. »*

Il nous a paru intéressant de rappeler, après tant d'années, ce qu'un écrivain étranger, et de plus Américain du Sud, né de parents français, pouvait bien dire de nos milieux romands.

Sa première remarque est que le pays manque de vie, que les villes, à part Genève, semblent peu animées. Si la population a des mœurs paisibles et régulières, elle ne paraît pas très facile à secouer dans ses habitudes, ses traditions et ses préjugés.

Ce qui l'a frappé surtout, c'est le culte que les Suisses ont pour leur passé, l'ardeur avec laquelle ils l'étudient dans les traditions, les documents et les monuments anciens. La raison, c'est qu'ils ont derrière eux des siècles d'histoire et que les débris de plusieurs civilisations jonchent leur libre sol. C'est, pour eux, un acte de piété filiale que de les étudier.

Ayant assisté à une séance de la « Société d'histoire » réunie à Morat, il considère que c'est un spectacle important que celui de tous ces hommes — professeurs, archivistes, magistrats — élite intellectuelle d'un pays se réunissant pour s'entretenir de leurs vaillants ancêtres et d'un glorieux passé.

Et il ajoute « que dans de semblables réunions, les communications savantes alternent avec de grands banquets où les Suisses se plaisent infiniment et où ils boivent, en assez grande quantité, l'excellent vin blanc de leurs vignes, mais surtout où ils prononcent des discours nombreux en allemand, en français, en italien, tous compris et toujours applaudis. Cet amour de l'éloquence de table est presque une passion nationale. »

Il a observé que sous tous les prétextes on forme des sociétés. « Il vient, dit-il, de s'en constituer une pour la restauration d'une église romane dédiée jadis à saint Sulpice où les protestants célèbrent leur culte depuis le 16e siècle. Il faut dire que leur Réformation, dont ils sont très fiers, a cruellement maltraité les antiques églises, et, pour le plus grand nombre, le mal est irréparable. Pendant longtemps, ils ne s'en sont pas même aperçus. Aujourd'hui, le sens artistique commence à renaître de toutes parts et le protestantisme reconquiert quelque grâce. »

Au Locle, durant son séjour, notre auteur a assisté à l'inauguration du monument élevé à Daniel JeanRichard.

« La fête, célébrée à cette occasion, dit-il, avait ce cachet particulier des fêtes suisses à la fois solennelles et familières. La foule demeure calme, mais les cœurs battent à l'unisson. Et quand un membre du gouvernement prend la parole (il s'agissait de Numa Droz) il faut voir avec quelle attention respectueuse il est écouté. Au reste, les Suisses, par toute leur éducation, sont formés à la parole. »

Le jeune écrivain de « l'Equateur » consacre quelques lignes à notre Urbain Olivier et il insiste sur la rareté du fait (il l'attribue à l'excellence de nos écoles) de voir un paysan se faisant romancier pour dépeindre et instruire ses pareils. Il s'étonne de l'immense succès des récits du « Conteur de Givrins » et constate, non sans une nuance d'étonnement, qu'il n'a obtenu cette vogue extraordinaire qu'en prêchant la vertu, en réprochant le vice sous toutes ses formes et en affirmant à tout propos les croyances protestantes les plus strictes.

Au sujet de l'invasion de mauvais livres dans notre pays que l'opinion cherche à combattre, il ajoute : « Je dis invasion, car en Suisse il ne s'écrit pour ainsi dire point de mauvais livres. Par quoi je n'entends pas dire que la littérature indigène soit à l'abri de toute critique ; si elle est généralement honnête, elle a aussi souvent l'envers de cette qualité : une certaine timidité de pensée et de conceptions, une certaine fadeur de style. Un fait surprenant, c'est la masse de gens qui, dans la Suisse française, ne craignent pas d'affronter la critique. Il est vrai que la critique est presque toujours d'une indulgence excessive. J'en ai fait un jour la remarque à un jeune écrivain de la « Bibliothèque universelle » la revue la plus considérable du pays ; il m'a répondu :

— Que voulez-vous ? Tout le monde se connaît ; comment se dire la vérité ? »

Il rappelle que la vie des cantons est extrêmement active. Chaque ville a ses coutumes, ses traditions, ses grands hommes et ses chers souvenirs : aussi voit-on paraître de gros ouvrages consacrés à des sujets tout à fait locaux.

Notre observateur américain estime qu'on écrit beaucoup de vers en Suisse romande. Ils ne sont pas tous bons, déclare-t-il, et autant qu'il est permis d'en juger, il s'en commet parfois de détestables. Cela le confirme dans son idée que l'on encourage trop facilement la médiocrité et que la critique ne fait pas son devoir.

Cependant, il reconnaît que quelques recueils méritent l'attention. Quant à nos femmes-poètes, il remarque que Sully Prudhomme exerce un attrait sur elle. Et, comme preuve, il cite le « Bouquet de pensées » de la baronne d'Ottensfels pour la distinction du sentiment et la sincérité de l'émotion, « Ici-Bas » d'Isabelle Kaiser, confession d'une jeune fille pleurant un amour déçu et « Au-delà » poésies d'Alice de Chambrier, jeune Neuchâteloise morte à vingt ans, qui eurent un succès prodigieux en France, aussi bien qu'en Suisse.

Il y aurait encore beaucoup à dire, en citant les propos de cet aimable auteur étranger, mais il faut conclure en lui laissant la parole :

« Tel qu'il est, cependant, j'aime ce petit peuple intelligent et honnête. Et je songe d'ailleurs que le jour où il ajouterait à tant de qualités solides la grâce d'un esprit gai, il deviendrait impossible sur terre : il serait parfait. »

Et notre conclusion, à nous, ne peut être que la suivante :

« Avons-nous beaucoup changé depuis ce temps-là ? »